Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 2

Artikel: Le marché des amoureux
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194739

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

séjour habituel, elle emmena beaucoup de domestiques. La maison était bâtie au milieu des collines sombres et solitaires du Derbyshire, et vis-à-vis, sur une hauteur exposée à tous les regards, on voyait un brigand se balancer aux chaînes d'un gibet.

Les domestiques de la ville furent tout déconcertés à l'idée de vivre dans un lieu si peu chrétien ; et le soir, quand ils se furent rassemblés à la cuisine, ils s'effrayèrent mutuellement des histoires de fantômes que chacun d'eux avait recueillies dans le cours de la journée. Ce n'était donc qu'avec une crainte invincible qu'ils s'aventuraient seuls à travers ces corridors obscurs, ces appartements lugubres ; et la femme de chambre de milady, sujette aux attaques de nerfs, déclara qu'elle ne dormirait jamais seule dans ce nid de revenants ; aussi le valet de pied, bon enfant de sa nature, fit tout son possible pour la rassurer à cet égard.

Ma tante même semblait frappée de l'aspect solitaire de la maison. Avant d'aller se coucher, elle examina soigneusement les portes et les fenêtres, serra la vaisselle de ses propres mains, et porta les clefs dans sa chambre, ainsi qu'une petite cassette qui contenait de l'or et des bijoux : c'était une maîtresse femme qui voyait tout par elle-même. Ayant mis les clefs sous son chevet et renvoyé sa suivante, elle se mit à sa toilette et procéda à l'arrangement de ses cheveux ; car en dépit de son chagrin elle était d'un caractère enjoué et prenait assez de soin de sa personne. Elle s'assit donc et se contempla quelque temps dans la glace, d'abord d'un côté, ensuite de l'autre, comme c'est la coutume des dames lorsqu'elles veulent s'assurer si elles ont été jolies. Il faut dire qu'un hobereau du voisinage, avec qui elle avait coqueté lorsqu'elle était encore demoiselle, lui avait fait visite dans la journée pour la complimenter sur sa bienvenue.

Tout-à-coup il lui sembla entendre quelque chose se mouvoir derrière elle. Elle regarda rapidement à l'entour, mais ne vit rien, si ce n'est le portrait du défunt, abominable croûte, accroché à la muraille.

Elle donna un profond soupir à sa mémoire, comme elle faisait chaque fois qu'elle parlait de lui en société, et continua sa toilette de nuit en pensant au hobereau. Son soupir eut un écho, ou plutôt on y répondit par un long gémissement. Elle regarda de nouveau, mais ne vit personne. Alors, attribuant ces sons au vent qui se glissait dans les trous et les crevasses de la masure, elle continuait à rouler ses papillottes, lorsqu'elle crut voir dans sa glace qu'un des yeux du portrait se mouvait comme l'œil d'un vivant. Une circonstance si étrange, comme vous pouvez le croire, la fit tressaillir. Pour s'assurer du fait, elle posa une main sur son front, comme pour se frotter, regarda à travers ses doigts, et prit la chandelle de l'autre main. La lumière rayonna sur l'œil, et elle fut sûre qu'il se mouvait. Bien plus, il semblait lui faire un signe dont son mari avait contracté l'habitude. Un frisson glaça la pauvre femme, qui se trouvait ainsi toute seule dans une position vraiment critique.

Mais cette frayeur ne dura qu'un moment. Ma tante, personne résolue s'il en fut jamais, se recueillit bientôt et devint aussi calme qu'auparavant. Elle continua à s'ajuster, et fredonna même un air sans faire une fausse note. Ayant par hasard renversé sa toilette, elle prit un flambeau, ramassa un à un tous les articles qu'elle contenait, poursuivit une pelote qui roulait sous le lit, ouvrit ensuite la porte, et, après avoir regardé un moment dans le corridor avec hésitation, sortit tranquillement.

Elle descendit avec rapidité, ordonna à ses gens de s'armer de tout ce qui leur tomberait sous la main, se mit à leur tête et revint immédiatement.

Ces troupes, quoique levées à la hâte, n'en offraient pas moins un aspect formidable. L'intendant s'était armé d'un vieux mousqueton rouillé ; le cocher d'un fouet à manche garni de plomb ; le valet de pied avait un pistolet d'arçons à chaque main ; le cuisinier brandissait un énorme tranchelard, et enfin le sommelier s'était muni de deux bouteilles. Ma tante conduisait l'avant-garde en agitant un fourgon rougi au feu, et, selon moi, c'était le champion le plus redoutable de l'expédition. La chambrière, qui n'avait pas osé rester seule à la cuisine, formait l'arrière-garde et respirait des sels en exprimant sa terreur des revenants

« Des revenants ! s'écria ma courageuse tante ; qu'ils viennent ! Je leur flamberai la moustache. »

Ils entrèrent dans la chambre, où tout était tranquille, et s'approchèrent du portrait de mon oncle. « Enlevez-moi ce portrait ! » cria ma tante. Mais un profond soupir et un bruit pareil à des dents qui claquent, semblèrent sortir de la toile. Les troupiers se culbutèrent les uns sur les autres, et la femme de chambre poussa un cri lamentable en s'accrochant au laquais.

« A l'instant ! » ajouta ma tante en frappant du pied. Le portrait fut enfin abattu, et l'on trouva derrière, dans une espèce de niche où avait été jadis une pendule, un drôle aux épaules carrées, à la barbe noire, mais tremblant comme une feuille de saule, quoiqu'il eût au poing un couteau aussi long que mon bras.

Ce gaillard, qui avait été domestique dans la maison, et qui, tout récemment encore, avait préparé les appartements lors de l'arrivée de ma tante, avoua qu'ayant choisi cette place pour ses desseins criminels, il avait cru devoir emprunter un œil au portrait afin de mieux diriger ses opérations.

Les domestiques se saisirent du pendard et le baignèrent dans un étang, d'où il ressortit pour être essuyé à grands coups de gaule, et il est probable que plus tard on lui fit faire un voyage d'agrément à Botany-Bay.

Pour conclure, je dirai que ma tante donna, peu de temps après, sa main au hobereau dont j'ai parlé ; non sans doute qu'elle fût consolée de la mort de mon oncle, mais probablement parce qu'elle avait l'expérience du danger de coucher seule à la campagne.

ALBERT RICHARD.

Le marché des amoureux.

A Arlon (Belgique), la Saint-Nicolas donne lieu chaque année à une foire très originale, qui se tient le premier jeudi de décembre et qui n'a pas sa pareille dans le pays.

Paysans et paysannes emplissent, depuis le matin, les rues de la ville. On a remisé, dès l'arrivée, dans des écuries *ad hoc*, ou sur la place, à côté l'un de l'autre, les étranges véhicules, les carrioles primitives qui ont amené hommes et bêtes, côte à côte souvent, puis on s'est mis à circuler. On a le marché à faire et des emplettes — et surtout la conquête d'un mari.

Car le marché de la Saint-Nicolas est, suivant une vieille et originale coutume du pays, consacré spécialement aux amoureux.

Les paysannes ont mis pour la circonstance tout ce qu'elles ont de plus joli : les chaînes d'or luisent au cou, les bracelets jettent des éclairs aux poignets, les chapeaux arborent les plumes, les aigrettes les plus tapageuses ; c'est qu'il s'agit d'aiguicher l'amoureux, de « pincer » le futur mari.

Et rien de plus amusant comme de voir ces accortes et robustes filles de la campagne, souvent jolies, presque éclatantes de santé, toutes roses, faire la roue, et rire, et montrer leurs dents blanches, des dents qui mordent à même les grosses tartines, rien d'amusant comme de les voir, au milieu des jeunes gars, frétiller et permettre, — pour le bon motif, — quelques menues familiarités.

De son côté, la jeunesse des villages s'est mise sur son trente et un. Le chapeau posé sur l'oreille, les cheveux grassement pommadés couvrant le front, à la Capoul, débarbouillés et luisants de propreté, ils se pavannent et paradent avec importance dans leurs habits du dimanche. Quand ils ont jeté leur dévolu sur telle de leurs connaissances qui a su plaire, on s'en va dans les cafés — bourrés ce jour-là — pour débattre les conditions du mariage.

Il y a toujours avec eux un *heilichmann*, un curieux type encore, qui joue un rôle tout particulier. C'est une espèce d'agent matrimonial, rusé comme un maquignon normand, se faufilant dans toutes les familles et — chose étonnante — jouissant généralement de la confiance de tous.

Cet individu connaît toutes les occupations, toutes les situations de fortune, tous les partis sortables. Il ménage les entrevues, conduit les négociations. Si celles-ci aboutissent à un mariage, il touche tant pour cent sur la dot et on lui fait cadeau d'un chapeau (cylindre) et d'une paire de bottes. Pendant les négociations, il vit aux crochets des deux familles, boit, mange, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et c'est naturellement le premier invité à la noce.

Vous le voyez, cet aimable personnage, glisser adroitement entre les couples, débiter des bons mots qui rompent la glace, poussant « ses clients » au café où souvent les affaires s'arrangent.

Quand on s'est entendu, on achète un Saint-Nicolas ; le jeune homme paie des oranges, des sucreries, etc. ; la jeune fille offre à son gars une pipe, une blague à tabac ou toute autre chose. Et aux étalages des magasins, devant les boutiques en plein air, partout stationnent des groupes qui choisissent, discutent les prix, se chargent de fruits, de jouets, de gâteaux, de marchandises.

Avant de partir, de quitter la ville, on s'en va, par bandes, riant et chantant, faire quelques danses. Car certains cafés, dès le matin, ont affiché des pencartes alléchantes : Bal à deux heures. Et ces cafés ne désemplissent pas ; par moments, quand la porte s'ouvre, des bouffées de musique, une musique aigrelette d'harmonica ou les notes aiguës d'un piston, vous arrivent aux oreilles et l'on entend les rires et les cris des danseurs.

Et c'est ainsi que se passent les choses, chaque année, au marché de la Saint-Nicolas, qu'on appelle à Arlon le « Marché des Amoureux. »

La spirituelle pièce de vers qu'on va lire est due à la plume de J.-F. Chaponnière, qui joua un certain rôle dans les affaires politiques de Genève, où il était né en 1769. On a de lui diverses productions en vers, entre autres de nombreuses chansons devenues populaires. On pourra en juger par celle que nous publions aujourd'hui. Il est impossible de prendre plus gaîment son parti de vieillir ou de rendre la vieillesse plus aimable. Ajoutons que M. Chaponnière fut l'un des fondateurs du *Journal de Genève*. Il mourut en 1856.

Les agréments de la vieillesse.

Par un quasi octogénaire.

Jadis, je célébrais Bacchus,
J'enseignais à lever le coude ;
Ma muse, aujourd'hui, ne vit plus
Que de tisane et d'eau de soude.
Adieu, banquets, refrains joyeux ;
Plus de vin, partant plus d'ivresse ;
Je pratique, ne pouvant mieux,
Les lois d'une austère sagesse.
Ah ! quel plaisir ! qu'on est heureux,
Mes bons amis, quand on est vieux !

Autrefois, d'un objet charmant,
Je m'approchais avec aisance ;
Je peignais mes feux joliment,
Dans l'espoir d'une récompense ;
Maintenant, quand je suis auprès
D'un essaim de gentes fillettes,
Je me borne à lorgner leurs traits,
Encore me faut-il des lunettes.
Ah ! quel plaisir ! qu'on est heureux,
Mes bons amis, quand on est vieux !

Je me complais à voir danser
Le beau sexe, que rien ne lasse ;
Mais quand l'air m'excite à valser,
La goutte me cloue à ma place.
Si je fredonne quelques chants,
Ma voix n'est plus là, je chevrotte,
Et j'entends rire à mes dépens
Quand j'ai fait une fausse note.
Ah ! quel plaisir ! qu'on est heureux,
Mes bons amis, quand on est vieux !

Si je parle à nos jeunes gens
Beaux-arts, politique ou science,
Appuyant mes raisonnements
Des leçons de l'expérience,
Je les vois, d'un air dédaigneux,
Toiser ma tournure caduque,
Et poliment se dire entre eux :
N'écoutons pas cette perruque.
Ah ! quel plaisir ! qu'on est heureux,
Mes bons amis, quand on est vieux !

En Egypte et chez les Indous,
Une momie, ornant la table,
Semblait leur dire : « Amusez-vous,
L'existence est si peu durable. »
Suis-je dans un brillant repas,
Où règne la gastronomie,
N'osant boire et ne mangeant pas,
Je représente la momie.
Ah ! quel plaisir ! qu'on est heureux,
Mes bons amis, quand on est vieux !

Chaque jour, une infirmité
De mainte piqûre suivie,
Me procure la volupté
De me sentir encore en vie.
Mon docteur, brûlant du désir
De m'imposer quelque recette,
Galamment, me donne à choisir
L'opium, la soude ou la lancette.
Ah ! quel plaisir ! qu'on est heureux,
Mes bons amis, quand on est vieux !

Pour me consoler, je me dis :
Le vieil âge est expiatoire ;
J'irai sans doute au paradis,
Je fais ici mon purgatoire ;
Et lorsqu'enfin je m'éteindrai,
Purifié par la souffrance,
Gaîment au ciel je monterai,
En bénissant ma délivrance.
Ah ! quel plaisir ! qu'on est heureux,
Mes bons amis, quand on est vieux !

La bretelle-corset.

Nos lecteurs, et tout particulièrement nos lectrices, se souviennent de la campagne entreprise, en mars dernier, par M. le Docteur Roux, contre le corset, et du succès qu'eurent les conférences de l'éminent chirurgien. C'était chose hardie, hasardée tout au moins, que cette guerre livrée à la cuirasse féminine, dont l'existence est si ancienne, puisqu'elle date déjà, nous dit-on, de Catherine de Médicis, qui la mit à la mode.

Et que de ravages, que de victimes il aurait fait dès lors, ce malheureux corset, si l'on en juge par l'action pernicieuse qu'il exerce généralement sur les fonctions vitales. Rappelons un peu, d'après un compte-rendu de la conférence de M. Roux, ce que ce dernier disait à cet endroit :

Le premier effet du corset, c'est de donner au buste la forme d'un sablier. Dans ce sablier, les organes s'arrangent comme ils peuvent. Fortement comprimé par la cuirasse féminine, l'estomac est un de ceux qui souffrent le plus ; il lui arrive fréquemment de se déplacer de haut en bas, de faire une véritable chute, qui occasionne les plus graves désordres. Le foie n'est pas moins maltraité et les reins eux-mêmes sont atteints. Dans de pareilles conditions, inutile de dire que la digestion est absolument troublée. De plus, la pression du corset empêchant le fonctionnement du diaphragme, la respiration ne s'effectue qu'en mettant seulement en mouvement le haut de la poitrine, tandis que chez les hommes, la poitrine et l'abdomen entrent en jeu. — Autres funestes résultats de la taille serrée : la chlorose, l'anémie, l'irritabilité, la nervosité, la névrose !

Une dame, frappée à l'ouïe de ces révélations sortant de la bouche d'un homme aussi compétent, et sachant, même par sa propre expérience, combien elles sont fondées, se demanda comment on pourrait y porter remède. Elle y songea longtemps et étudia cette question avec une remarquable persévérance. Ayant la conviction que la coquetterie l'emporterait toujours sur les conseils du médecin, elle ne chercha pas même les moyens de supprimer entièrement le corset, comme le voudrait M. Roux ; elle se dit, au contraire : « Conservons le dada, mais rendons-le moins dangereux ; ce sera déjà un grand progrès, en attendant que mes sœurs deviennent plus raisonnables. »

Et Madame Demont imagina la *bretelle-corset*, dont notre supplément de ce jour annonce la vente.

Cette bretelle-corset, sur laquelle nous lisons : « Approuvée par le Dr Roux », est plus élégante, plus gracieuse que le corset, dont elle possède certains avantages, tels qu'appui de poitrine et des reins, sans en avoir les funestes inconvénients. Elle sera certainement adoptée dans un avenir très prochain par toutes les femmes qui ont quelque souci de leur santé, — et qui ne veulent décidément pas renoncer à cette partie de leur vêtement.

Pour qu'un homme aussi autorisé que M. le Dr Roux, l'adversaire déclaré du corset, ait apprécié favorablement les améliorations qui y ont été apportées par Madame Demont, il faut nécessairement croire qu'elles sont réussies.

Mesdames — toute coquetterie à part — c'est à vous de juger.

Lo fi à pliomb.

Ein 45, vo sédè que lâi a z'u 'na granta revoluchon pè Lozena, iô on étâi z'u avoué dâi bâtons po mettrè avau lo gouvernémeint iô n'iavâi quasu rein què dâi ristous, kâ dein ce teimps on n'avâi pas onco einveintâ lè radicaux, lè démocrates, lè libériaux et lè conservateurs ; y'avâi lè ristous qu'on lâo desâi assebin lè z'aristo, et lè gripioux, que l'étâi lè petitès dzeins, soi-disant.

Ma fâi, quand clliâo dâo grand distrit,